

MON TRÈS CHER ENNEMI

Mon très cher ennemi,

Voilà. J'ai pris ma décision. Et il m'est apparu que c'était à toi que je devais d'abord la faire connaître. Car, à la réflexion, tu es le principal intéressé dans cette affaire. Après moi, bien sûr. Mais nous sommes si proches l'un de l'autre... Et pourtant, très jeune, j'ai pris conscience de nos disparités, ou plutôt j'ai perçu ta fourberie et l'exécration que tu me vouais. Je savais que, en dépit des congratulations doucereuses de mes parents : « Claude est vraiment un gentil garçon, obéissant et affectueux », j'étais déjà un fameux garnement qui, sous l'apparence d'enfant sage, commettait les pires vilénies. C'était toi (ne te disculpe pas !), qui me poussais à les commettre, étant persuadé que je serais le seul à en subir les contrecoups. Évidemment, ma réputation de petit modèle s'estompait peu à peu. Et pourtant, tu n'en éprouvais aucune jubilation excessive. Car les punitions, que je supportais plus ou moins vaillamment, t'atteignaient aussi, dans les mêmes proportions. Ainsi s'expliquait la modération relative de tes incitations à l'inconduite. Mais après tout, à cet âge, ce n'était que des enfantillages !

Quand vint enfin l'adolescence, tu repris de plus belle tes manigances. Il ne s'agissait plus de sonnettes tirées ou de poissons rouges ébouillantés, mais de choses beaucoup plus sérieuses : tu m'incitais à m'attaquer aux cœurs fragiles des jolies demoiselles qui ne demandaient qu'à succomber. Il fallait les faire souffrir, les pauvres toutes belles, en leur promettant monts et merveilles, pour ensuite les abandonner avec, parfois, l'éventualité d'un mont, mais sans les merveilles. Je me prêtais, je l'avoue, avec délice, à ce jeu qui n'en était pas un pour mes victimes. Et toi, bien sûr, tu te réjouissais du mal fait, mais surtout, tu jubilais de me voir le commettre. Des remords ? Je n'en éprouvais aucun. C'est maintenant, à l'âge des bilans, alors que j'ai renoncé à cette indulgence satisfaite du mâle qui tombait les filles, alors que je porte enfin sur ma vie le regard lucide du juge, c'est maintenant que le sentiment douloureux, angoissant, du repentir m'étouffe, et qu'éclate au grand jour ma haine. Pour qui ? Pour toi, bien sûr, et pour moi.

Et puis, plus tard, il y a eu l'histoire de mon mariage. J'avais vingt-sept ans, et je venais de terminer mes études. En ce temps, trouver un job n'offrait aucune difficulté : j'entrais comme conseiller financier au **Consortium-Holding de Rachat d'Ordres Nationaux**, dans la section des **Indemnités Quadriennales Urbaines d'Équipement**. Un bel avenir s'offrait à moi. « Et il ne reste plus qu'à te marier ! » Cette phrase, ma mère me la répétait dix fois par jour. Je n'étais pas franchement opposé à ce que je considérais comme une échappatoire possible aux débordements de ma jeunesse. D'autant plus que, depuis trois ans, Pauline était devenue ma compagne en titre et que, mis à part quelques petits accrocs sans conséquence, je lui étais fidèle. J'envisageais ma vie avec elle sans trop de déplaisir. C'est alors que, insidieusement, tu as commencé ton travail de sape en soulignant les quelques négativités que sa naïveté exhibait, et que tu te faisais un plaisir d'amplifier : son absence de culture, une certaine propension à la jactance et, surtout, la médiocrité de son compte en banque. J'ai résisté un certain temps, mais tout le monde s'y est mis, ma mère la première. Alors, peu à peu, les qualités de Pauline se sont effacées, et je ne voyais plus que ses défauts. La rupture ne fut pas dramatique, du moins en apparence ; de bons amis communs m'assurèrent qu'elle avait beaucoup pleuré, et qu'elle avait même avalé quelques somnifères. « Tout ça, c'est de la frime, m'assurais-tu. Elle veut t'attendrir, la fine mouche ! » Peu à peu, grâce à toi, ou à cause de toi, j'oubliais Pauline, et j'épousais Ingrid, une jeune fille bien sous tous les rapports, laide mais riche, et dont la principale qualité, me faisais-tu remarquer avec une insistance particulière, était d'être la fille unique du Président Directeur Général du **Consortium Holding** où je travaillais. Et c'est ainsi que six mois après mon mariage, je me retrouvais chef du service des **Indemnités**. « Quelle belle promotion ! me murmurais-tu, quand j'étais seul dans mon bureau.

C'était, en effet, une promotion éclair qui fit quelques jaloux, notamment le cher collègue que je remplaçais et qui fut catapulté au service - poubelle des statistiques. Je sais ce qu'on murmurait dans mon dos, et comment on m'appelait : "Monsieur Gendre". Mais je ne m'en souciais nullement, conscient que j'étais d'accomplir correctement mon travail. Et tu m'y encourageais : « Allez ! Vas-y ! N'hésite pas : tes subordonnés te doivent obéissance et respect. Si tu estimes qu'ils ne sont pas à la hauteur de leur tâche, sacque-les ! » Parfois, il me venait quelques scrupules : « Mais, celui-ci, il a deux enfants ! » « Et alors ? Ce n'est pas une raison pour saboter ! Car il s'agit bien de sabotage ! Si tu ne fais rien, ton beau-père pourrait bien t'en tenir rigueur ! Et puis, ne t'en fais pas : ce nullard finira par retrouver un emploi. Avec sa tête de faux jeton, ce sera facile ! » Ce n'était pas si facile que ça, la conjoncture, comme on dit, n'étant plus favorable. Mais, comme tu me le répétais, je n'étais pas responsable de la montée du chômage ! L'ambiance, dans mon service, devenait de plus en plus tendue. Et un lundi matin, j'eus la désagréable surprise de trouver tous les bureaux de mes collaborateurs déserts. Dans le mien, le journal local s'étalait, ouvert à la page des faits divers. Encadré de rouge, un court article mentionnait le suicide d'un dénommé Dominique Bouyer. Je l'avais vidé la veille pour incompetence, et on me rendait responsable de sa mort. « Ça ne va pas ! t'indignais-tu. Si ce type était mal dans sa peau, tu n'y es pour rien ! Ces salauds - là veulent te faire porter le chapeau parce qu'ils te détestent ! On s'en moque de ce qu'ils pensent ! Leur grève, tu peux t'asseoir dessus ! L'essentiel, c'est le Patron. C'est ton beau-père. Je suis certain qu'il te soutiendra ! » Le beau-père fut très bien, en effet : « Mon petit Claude, vous n'avez rien à vous reprocher. On va attendre calmement que la fièvre de ces messieurs se soit calmée. Et on s'arrangera pour licencier ceux qui se seront distingués, les meneurs, en quelque sorte. Ne vous tourmentez pas, Claude, vous avez toute ma confiance. »

Je ne l'avais plus du tout, sa confiance, lorsqu'il trouva un soir sa fille, Ingrid, qui était aussi, je l'oubliais un peu, ma femme, effondrée, hoquetant des torrents de larmes. Elle venait d'apprendre une de mes frasques avec un mannequin suédois de passage. Oui, car tu es bien placé pour le savoir, mon très cher ennemi ; depuis mon mariage, je me permettais quelques accrocs au contrat. Et c'est toi qui m'y incitais, ne le nie pas : « Allons ! Ce n'est pas grave, m'affirmais-tu, et c'est normal pour un homme d'aller voir ailleurs ! C'est même plus sain. Ton affection pour Ingrid (car je crois qu'on peut difficilement parler d'amour ?) ton affection en sera renforcée. Et puis, elle n'en saura rien ! »

Eh bien si ! Une bonne âme s'était chargée de lui faire connaître mes infidélités. Après une courte période dépressive, elle se reprit et demanda le divorce, qu'elle obtint sans difficulté, ainsi que la garde de nos deux enfants. Le scandale fut tel que la société huppée que je fréquentais me tourna le dos, me considérant comme un pestiféré, alors que la majorité de ses membres se livraient à des exercices beaucoup plus immoraux que mes parties de galipettes. Mais voilà, c'était des choses qu'on se murmurait à l'oreille et qu'on ne clamait pas dans un prétoire. Le coup de grâce me fut donné par mon ex-beau-père quand il me convoqua dans son bureau pour m'annoncer d'un ton rogue : « Monsieur (je n'étais plus son petit Claude !), à partir de ce jour, vous ne faites plus partie du personnel de notre Maison. Vous recevrez, bien entendu, une indemnité confortable, mais je vous somme instamment de me débarrasser de votre présence. »

Maintenant, alors que je me retrouve seul dans mon bureau, tu essaies encore une de tes turpitudes. « Tu ne vas pas te laisser faire par ce vieux gâteux ! Défends-toi, que diable ! Tu sais très bien qu'il n'a pas été toujours franc du collier avec le fisc. Alors, hein, une petite lettre anonyme qui signalerait quelques unes de ses malversations, adressée au centre des impôts, et le tour est joué ! Te voilà vengé ! »

Eh bien non ! J'en ai assez de toutes tes saloperies. !Tu as gâché ma vie ! Tu m'as toujours incité au mal ! Tu m'as entraîné là où je suis, au fond du gouffre ! Alors, tu vas payer !

Ma décision est prise. Je vais te tuer, mon très cher ennemi.

À tout de suite.

Claude Boutin-Levrant

Il plie la feuille. Il la glisse dans une enveloppe. Il la cache. Il ouvre un tiroir. Il en sort un browning. Il repousse le fauteuil. Il se dirige vers la grande glace du fond. Il s'arrête. Il plonge son regard dans les yeux bleu gris qui le fixent froidement. Il lève lentement son bras droit. Et...

Et c'est à peine si le filet rouge qui s'écoule de sa tempe contrarie les arabesques du tapis d'Orient.